

FRANCIS JAMMES

—
Le Deuil
des Primevères

1898-1900

ÉLÉGIES — LA JEUNE FILLE NUE

LE POÈTE ET L'OISEAU — POÉSIES DIVERSES

PRIÈRES

TREIZIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, AVE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXX

179649
16-423

Le Deuil des primevères : 1898-1900

Francis Jammes



Mercure de France, Paris, 1920 (13e éd.)

Exporté de Wikisource le 25/06/2017

PRÉFACE PAR L'AUTEUR

ÉLÉGIES

ÉLÉGIE PREMIÈRE :

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore

ÉLÉGIE SECONDE :

Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi

ÉLÉGIE TROISIÈME :

Ce pays a la fraîcheur molle des bords des eaux

ÉLÉGIE QUATRIÈME :

Quand tu m'as demandé de faire une élégie

ÉLÉGIE CINQUIÈME :

Les anémones d'Octobre aux pelouses dorées

ÉLÉGIE SIXIÈME :

Le paysage était humble où tu étais si belle

ÉLÉGIE SEPTIÈME :

Dis-moi, dis moi, guérirai-je ?

ÉLÉGIE HUITIÈME :

Toi qui ne m'as pas fait mal encore, femme inconnue

ÉLÉGIE NEUVIÈME :

Sur le sable des allées

ÉLÉGIE DIXIÈME :

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant

ÉLÉGIE ONZIÈME :

Où es-tu ? Quelle a été ton existence paisible ?

ÉLÉGIE DOUZIÈME :

Ô grand vent qui soulèves la voile des vaisseaux

ÉLÉGIE TREIZIÈME :

Lorsque l'on jouera de l'orgue pour nous seuls

ÉLÉGIE QUATORZIÈME :

Mon amour, disais-tu. — Mon amour, répondais-je

ÉLÉGIE QUINZIÈME :

J'ai retrouvé, dans cette flore, une herbe sèche

ÉLÉGIE SEIZIÈME :

Les roses du château de X

ÉLÉGIE DIX-SEPTIÈME :

Il a plu. La terre fraîche est contente. Tout luit

LA JEUNE FILLE NUE

LE POÈTE ET L'OISEAU

POÉSIES DIVERSES

Madame de Warens

Guadalupe de Alcaraz

J'ai vu revenir les choses

Ils m'ont dit

Amsterdam

Bruges

QUATORZE PRIÈRES

Prière pour que les autres aient le bonheur

Prière pour demander une étoile

Prière pour qu'un enfant ne meure pas

Prière pour avoir la foi dans la forêt

Prière pour être simple

Prière pour aimer la douleur

Prière pour que le jour de ma mort soit beau et pur

Prière pour aller au Paradis avec les ânes

Prière pour louer Dieu

Prière pour se recueillir

Prière pour avoir une femme simple

Prière pour offrir à Dieu de simples paroles

Prière pour avouer son ignorance

Prière pour un dernier désir

PRÉFACE

Ce recueil qui vient, dans mon œuvre poétique, après De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, sera suivi d'un livre que j'intitulerai Poésie, le dernier conçu, et qui marquera beaucoup mieux que celui-ci mon développement.

J'explique cela parce que certains critiques pourraient croire que je leur fais des concessions dans Le Deuil des Primevères. Il n'en est rien. Ma forme suit ma sensation, agitée ou calme. Je ne m'inquiète point de plaire à ces critiques.

Le Deuil des Primevères est d'une forme et d'une pensée calmes parce que je l'ai surtout conduit dans une solitude où mes souffrances parfois s'apaisèrent.

FRANCIS JAMMES.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIE PREMIÈRE :

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore

ÉLÉGIE SECONDE :

Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi

ÉLÉGIE TROISIÈME :

Ce pays a la fraîcheur molle des bords des eaux

ÉLÉGIE QUATRIÈME :

Quand tu m'as demandé de faire une élégie

ÉLÉGIE CINQUIÈME :

Les anémones d'Octobre aux pelouses dorées

ÉLÉGIE SIXIÈME :

Le paysage était humble où tu étais si belle

ÉLÉGIE SEPTIÈME :

Dis-moi, dis moi, guérirai-je ?

ÉLÉGIE HUITIÈME :

Toi qui ne m'as pas fait mal encore, femme inconnue

ÉLÉGIE NEUVIÈME :

Sur le sable des allées

ÉLÉGIE DIXIÈME :

Quand mon cœur sera mort d'aimer : sur le penchant

ÉLÉGIE ONZIÈME :

Où es-tu ? Quelle a été ton existence paisible ?

ÉLÉGIE DOUZIÈME :

Ô grand vent qui soulèves la voile des vaisseaux

ÉLÉGIE TREIZIÈME :

Lorsque l'on jouera de l'orgue pour nous seuls

ÉLÉGIE QUATORZIÈME :

Mon amour, disais-tu. — Mon amour, répondais-je

ÉLÉGIE QUINZIÈME :

J'ai retrouvé, dans cette flore, une herbe sèche

ÉLÉGIE SEIZIÈME :

Les roses du château de X

ÉLÉGIE DIX-SEPTIÈME :

Il a plu. La terre fraîche est contente. Tout luit

ÉLÉGIE PREMIÈRE

À ALBERT SAMAIN

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore.
C'est la première fois que j'envoie à la mort
ces lignes que t'apportera, demain, au ciel,
quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.
Souris-moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :
« Je ne suis pas si malade que tu le crois. »
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil
et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »
Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire.
Le soir vient. Nous marchons dans la lumière jaune
qui fait les fins du jour ressembler à l'Automne.
Et nous longeons le gave. Une colombe rauque
gémit tout doucement dans un peuplier glauque.
Je bavarde. Tu souris encore. Bonheur se tait.

Voici la route obscure au déclin de L'Été,
voici que nous rentrons sur les pauvres pavés,
voici l'ombre à genoux près des belles-de-nuit
qui ornent les seuils noirs où la fumée bleuit.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,
où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantaï,
c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.
Ta lumière naquit de cette obscurité
qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'Été
où, flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,
sous les liserons noirs aboient les chiens de garde.

Je ne regrette pas ta mort. D'autres mettront
le laurier qui convient aux rides de ton front.
Moi, j'aurais peur de te blesser, te connaissant.
Il ne faut pas cacher aux enfants de seize ans
qui suivront ton cercueil en pleurant sur ta lyre,
la gloire de ceux-là qui meurent le front libre.

Je ne regrette pas ta mort. Ta vie est là.
Comme la voix du vent qui berce les lilas
ne meurt point, mais revient après bien des années
dans les mêmes lilas qu'on avait cru fanés,
tes chants, mon cher Samain, reviendront pour bercer
les enfants que déjà mûrissent nos pensées.

Sur ta tombe, pareil à quelque pâtre antique
dont pleure le troupeau sur la pauvre colline,
je chercherais en vain ce que je peux porter.

Le sel serait mangé par l'agneau des ravines
et le vin serait bu par ceux qui t'ont pillé.

Je songe à toi. Le jour baisse comme ce jour
où je te vis dans mon vieux salon de campagne.
Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales.
Je songe à ce Versailles où tu me promenais,
où nous disions des vers, tristes et pas à pas.
Je songe à ton ami et je songe à ta mère.
Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,
en attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.
Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

ÉLÉGIE SECONDE

I

Les fleurs vont de nouveau luire au soleil pour moi.
Il semble que mon âme sorte d'un pays noir,
Trouvera-t-je la consolation sous les arbres ?

Ma pipe est allumée comme à l'adolescence,
ma pipe est allumée dans le bruit de la pluie,
et je songe à des journées d'anciens printemps.

Des souvenirs chéris plus doux que des mélisses
habitent dans mon cœur joyeux et pourtant triste,
pareil à un jardin rempli de jeunes filles.

Car j'aime comparer à de très jeunes filles
mes pensées qui ont la courbe de leurs jambes craintives
et l'effarouchement moqueur d'éclats de rire.

Seules les jeunes filles ne m'ennuyèrent jamais :
Vous savez qu'elles vont, d'on ne sait quoi, causer
le long des tremblements de pluie des églantiers.

Et moi, je ne sais pas ce que mes pensées pensent.
J'aurais dû naître un jour calme des grandes vacances,

lorsque les framboisiers ont des cousines blanches.

Je ne sais pas pourquoi j'ai traversé la vie,
ni pourquoi, aujourd'hui, après ces grands ennuis,
je resonge à des soirs d'amour cachés de pluie.
Mon enfance est là-bas dans un petit parterre,
ma jeunesse un amour d'automne gris et vert,
et le reste sera l'yeuse du cimetière.

Peut-être que si Dieu ne m'a point fait mourir,
c'est qu'il s'est souvenu de toi, toute petite,
qui soignes, en m'attendant, tes jolis canaris.

II

Oh ! viens... (comme disaient les anciens poètes),
oh ! viens... Que ton petit cœur me donne le bras.
Tu verras, au village obscur, de vieux lilas
aux fleurs jeunes comme tes mouvements de tête.
Et si tu n'as pas vu le soleil qui se couche
sur la buée de bleu qui tremble sur les chênes,
tu sentiras brûler ce soleil sur ta bouche.

Si tu n'as pas vu l'aube douce qui brode la nuit
et qui allume, au bord des mares, les angéliques,
je t'indiquerai l'aube en te fermant les yeux
avec un baiser long comme l'aube elle-même.
Et ton cœur sera plein d'un jour blanc qui se lève,
car je te poserai de l'aube sur les lèvres.

Et si tu n'as pas vu ce joli sentiment
que Zénaïde Fleuriot a nommé l'amour,
je te l'expliquerai lentement, lentement,
comme si tu hissais ta bouche vers ma bouche,
avec tes genoux ronds pressés à mes genoux.
Alors, tu verras ce sentiment qui est l'amour,
que l'on cache beaucoup et dont on parle tant.